Sonia
ou
L'avant-garde

ISBN 979 10 92109 71 9
Éditions Infimes, Orléans – www.editions-infimes.fr

Dépôt légal : décembre 2024

Mise en page : Graphiceptus

Michel Levy

Sonia
ou
L'avant-garde

Roman

Editions Infimes

« Le capital privé tend à se concentrer en peu de mains. [...] Le résultat de ces développements est une oligarchie de capitalistes dont la formidable puissance ne peut effectivement être refrénée, pas même par une société qui a une organisation politique démocratique. [...]

De plus, dans les conditions actuelles, les capitalistes contrôlent inévitablement, d'une manière directe ou indirecte, les principales sources d'information [...]. Il est ainsi extrêmement difficile pour le citoyen, et dans la plupart des cas tout à fait impossible, d'arriver à des conclusions objectives et de faire un usage intelligent de ses droits politiques. [...]

La compétition illimitée conduit à un gaspillage considérable de travail et à la mutilation de la conscience sociale des individus dont j'ai fait mention plus haut. Je suis convaincu qu'il n'y a qu'un seul moyen d'éliminer ces maux graves, à savoir l'établissement d'une économie socialiste, accompagnée d'un système d'éducation orienté vers des buts sociaux. »
(Albert Einstein, « Pourquoi le socialisme ? », in *Monthly Review*, N° 1, 1949)

PREMIÈRE PARTIE :

La liberté comme gourdin

Chapitre 1. Cette pègre qui se fait appeler élite

15 mars 2025, République de...

Un feuillet plié en deux, sans enveloppe et sur lequel on avait griffonné trois lignes. Qui donc l'avait placé dans ma boîte aux lettres, et comment avait-on appris mon adresse, dans ce faubourg où je me terrais depuis des années ? Le message était laconique : *Les peuples sont sous la domination de clans qui font la loi - et les lois; vous l'avez dit. Le temps presse. Dos au mur, nous avons besoin de chacun.*

Suivait une question : est-ce que j'acceptais de me *compromettre* ? Celui ou celle qui avait rédigé ce billet avait lu mes écrits, et retrouvé ma trace ; ces phrases, j'en connaissais le sens. En signature, un pseudonyme : *Blondie*. Mais aucune adresse ni moyen de contact. L'auteur d'un tel message n'avait pas pu commettre un simple oubli.

En premier lieu, c'est de la peur que je sentis poindre en moi. Une sensation sourde, non pas focalisée sur un danger précis, mais diffuse, remontant de profondeurs lointaines. Je posai le feuillet déplié sur ma table de cuisine et lui tournai le dos. Mon attention se reporta sur la triviale priorité du matin, remettre en marche la cafetière. En emménageant, je l'avais trouvée dans un placard avec d'autres appareils vétustes ; j'avais craint qu'elle fût hors d'usage. Mais à peine branchée, elle avait cligné de son voyant rouge, et avait fidèlement travaillé jusqu'ici. Cette fois, elle ne s'était pas réveillée. Je tripotai la prise au fil raidi par les années, basculai

plusieurs fois l'interrupteur de bakélite, en vain. Du café soluble ferait l'affaire.

Se *compromettre*... Ce mot terminait la dernière phrase de mon dernier chapitre, une manière d'affirmer que je n'entendais ni mettre tout le monde d'accord, ni arrondir les angles. Mais la publication du livre remontait bien à une douzaine d'années. À l'époque, j'avais la conviction qu'il fallait combattre à découvert, intellectuels et militants - rester debout. Dans le bruit de fond de notre monde, j'avais cru poser une conclusion nette. Mais un siècle avait passé, et depuis lors, voir clair m'était devenu immensément difficile. De mauvaises passes en mauvais sang et en désarroi, ayant épuisé de stériles débats avec moi-même, s'était installé dans mon esprit un écheveau de contradictions que je ne savais plus démêler, et qui tenait chez moi l'action en arrêt depuis longtemps, et même depuis toujours. Santé déficiente et existence de reclus, n'avais-je pas fini par devenir une sorte d'ectoplasme, une forme de vie diminuée - et cela en partie sur ma propre décision ?

Ma tasse fumante en main, je m'assis dans le fauteuil au coussin de velours enfoncé ; le toucher du tissu râpé était apaisant, avec sa familière odeur poussiéreuse. Cela faisait tant d'années que je m'étais tu, que je m'étais effacé... Reconstituer ce qui était arrivé, à quel moment les mots avaient été dépris de leur force et de leur raison d'être, comme des portes ôtées de leurs gonds et posées le long des murs, et peut-être me justifier à mes propres yeux, j'y avais renoncé. Du reste, j'avais renoncé à beaucoup de choses. Syndrome de fatigue, asthénie, dépression, angoisse, puis autisme et névrose, les médecins y étaient allés de leurs diagnostics et de leurs ordonnances – et donc, maladie il

y avait. Ils en savaient plus que moi, et chacun d'entre eux plus que les autres ; va pour crise dépressive, décompensation, comme ils voudront.

*

Besoin de chacun, avait écrit « Blondie » - une formule usée. Cela signifiait-il même les vieillards, les malades, les ignorants, les incapables ? Tout cela était bien loin. Écrire, je savais le faire autrefois, mais non agir. Je n'étais jamais sorti la nuit coller des affiches, ni crier des mots d'ordre. Du reste, mon corps ne se serait plus prêté à une bataille. Les cartilages de mes jambes, les organes dans mon ventre, manifestaient la nécessité de réparations qui ne viendraient plus. Me *compromettre*... Ma réponse serait irrévocablement négative. Si je vivais caché depuis toutes ces années - comme peut-être une autruche, croyant disparaître à raison de ce qu'elle ne voit plus -, ce n'était pas pour m'exposer aujourd'hui. Le système fonctionnait sans moi et malgré moi, en simulacres et mascarades sinistres, et cul par-dessus tête. J'avais longtemps cru que les plus déterminés avaient une chance de briser l'enfermement. Combien de temps m'avait-il fallu, trente ans ou plus, pour admettre que même dans ces assemblées où quelques centaines de personnes donnaient de la voix, clamaient des vérités, le compas était en fin de compte faussé ? On établissait d'irréfutables constats et on en écoutait l'écho, se satisfaisant d'avoir historiquement raison. Mais on tournait en cercle, reportant à après-demain toute perspective de victoire. Combien de fois avais-je infructueusement débattu avec ces théoriciens férus d'histoire ? Leur rhétorique avait la dureté inattaquable de la céramique, d'un artefact figé dans le temps. Les braves qui luttaient dans la

rue ou ailleurs, à découvert, qui faisaient front, subissant les coups, les menaces et les arrestations, se débattaient dans une dimension repliée sur elle-même, sans échappée.

Peu après la publication de mon dernier livre, au milieu de la tourmente, il m'avait semblé comprendre pourquoi nous avions été si pathétiques et impuissants alors que la marée montait sans cesse, ignorée de ceux-là mêmes qu'elle allait submerger – mais cette fugitive clairvoyance m'avait depuis quitté.

Ce message griffonné avait effleuré en moi quelque chose d'enfoui. Mais cela n'allait rien changer. Ces bribes de mémoire, ces frémissements n'auraient pas de prolongement. Dans cette retraite commencée en me leurrant moi-même et dans la confusion de mon esprit, le découragement et la lassitude s'étaient peu à peu accumulés. Et puis avec l'âge cela avait dégénéré, par facilité et paresse, en une procrastination médiocre. L'ordinateur, la machine à écrire étaient froids et silencieux, le papier restait dans le tiroir. Mon esprit que je pensais réactiver par une mise au repos, s'était engourdi comme en une lente sénescence. Je n'étais plus qu'une forme diminuée de moi-même, *mis en veille* comme ces appareils qu'on éteint sans les débrancher.

Le faux café ne m'avait pas entièrement réveillé, après cette nuit sans véritable repos. Au moment où j'allais m'assoupir, la tête renversée contre le dossier, je perçus un chuintement, puis un gargouillis près de l'évier : la résistance de la cafetière, pour une raison inconnue, s'était remise spontanément à chauffer.

La matinée me sembla légèrement déréglée, certains repères avaient subrepticement glissé. Le fil de mon temps, que je vivais au ralenti, s'entortillait et vrillait de façon inconfortable. La journée avançait cependant. Je m'absorbai dans mes habitudes mineures, laver des sous-vêtements, les suspendre ; rincer et trancher les légumes, les faire cuire. Après mon déjeuner, je sortis pour marcher le long des rues jusqu'au Grand-Canal, malgré la pluie fine qui tombait par intermittence depuis l'aube, et presque tous les jours depuis le début de l'année. Dans la froidure humide, je me sentais un peu revigoré. Le vieillissement rend attentif à la réalité presque matérielle du temps, à son poids que l'on sent croître sur le corps et qui ramène à la valeur simple, essentielle, de chaque instant. Les péniches chargées de sable ou de gravier, qui glissaient avec indolence, chevaux fourbus et presque immobiles, me semblaient d'ordinaire en sympathie avec les paysages désenchantés du quartier, et je les contemplais longuement, l'esprit apaisé. Cette fois, je ressentais une légère impatience. Je tirai le crayon que j'emportais toujours dans une poche, et, à l'abri d'une encoignure, je griffonnai sur un vieux ticket quelques mots, qui en rejoindraient d'autres dans mon tiroir.

De retour chez moi, je me réfugiai dans la demi-conscience de la lecture où chaque jour pendant des heures je m'oubliais, comme dans des rêves où je pouvais plonger à volonté. En fin d'après-midi, le message reçu émergea de nouveau dans le fil de mes pensées, mais je n'avais aucune envie d'y revenir ; je l'écartai comme on évite par superstition une pensée qui inquiète, espérant la voir se dissiper d'elle-même.